



# Trésors *de nature*

Sous la direction de Patrick Blandin  
Préface de Jean Dorst, membre de l'Institut  
Photographies de Laurent Bessol

Muséum  
National  
d'Histoire  
Naturelle

Editions de Monza  
MNHN

## Anthologie

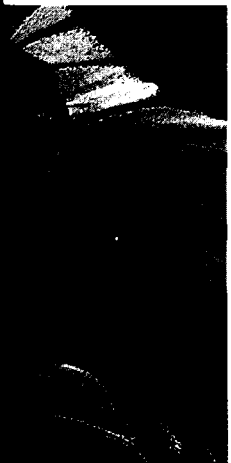
- 7 *Préface*
- 11 *La nature ?*
- 21 *Émerveillement*
- 37 *Curiosité*
- 61 *Méditations*
- 77 *Vigilance*
- 97 *Futurs*

## Trésors

- 103 *Émerveillement*
- 155 *Curiosité*
- 201 *Vigilance*

## Annexes

- 221 *Légendes des objets  
et des spécimens présentés*
- 229 *Références des ouvrages  
de l'anthologie*
- 232 *Notices biographiques*



# Préface

3. STRIX NEBULOSA  
(CHOUETTE LAPONE)

L'idée que les hommes se font de la nature est le fil conducteur de cet ouvrage consacré au Muséum. Mais d'abord, qu'entend-on par nature ? Chacun en a sans doute sa propre définition, même parmi ceux que séduisent ses attraits. Parmi les acceptions que donnent les dictionnaires, ne retenons que la plus élémentaire : c'est ce qui existe et persiste sans une quelconque intervention humaine. Pour les naturalistes, la nature est d'abord une somme, un ensemble : une forêt, une prairie, un désert, une montagne, un marais ou un océan. Mais elle est en même temps chacune de leurs composantes prises à part, le sol et les rochers, la pluie et le soleil, les végétaux qui l'habillent, les bêtes qui l'habitent, des plus humbles aux plus majestueuses.

Même pour ceux qui croient ne s'intéresser qu'à l'aspect matériel des choses, l'approche de la nature est avant tout émotion, émerveillement. Y être sensible, c'est respirer à son rythme, partager un instant le cheminement d'un insecte, le vol fugitif d'un oiseau, l'épanouissement d'une fleur. Chacun réagit à sa manière : le grand peuple des naturalistes ne se limite pas à ceux que l'on qualifie de savants. L'homme de lettres, par sa prose ou ses vers, l'artiste par ses œuvres picturales ou sa sculpture, le musicien par les harmonies que lui inspire le chant des oiseaux. Et le promeneur par le simple bonheur de se trouver devant un paysage tantôt paisible, tantôt d'une sauvage grandeur.

Aimer la nature, c'est aussi essayer d'en comprendre l'organisation et le fonctionnement. On s'aperçoit aussitôt qu'à chacun de ses niveaux, elle est soumise à des lois aussi rigoureuses que celles qui régissent les espaces cosmiques. On est loin avoir élucidé les mécanismes qu'elle a imaginés pour se différencier en d'innombrables espèces, s'adapter aux conditions les plus contradictoires, évoluer tout en restant égale à elle-même. Tout ce que l'on en connaît est une nouvelle suite d'enchantements ; tout ce que l'on en ignore excite notre curiosité.

C'est au Muséum que les naturalistes se sont rencontrés et se rencontrent encore. Divers par leurs modes d'expression, une passion commune les anime. On les voit déambuler le long des allées du Jardin des plantes, passer des jours entiers au milieu des collections accumulées depuis trois siècles, et aussi dans les

laboratoires et ses bibliothèques. Fondé en 1635 par édit de Louis XIII en réaction contre le dogmatisme de la Sorbonne, le Jardin des plantes médicinales du Roi, devenu Muséum National d'Histoire Naturelle, est depuis son origine ouvert à tout ce qui a trait à la nature. Ses objectifs sont depuis toujours l'inventaire du monde vivant et la conservation des archives de la Terre et de la Vie. L'idée de la biodiversité était déjà sous-jacente ; bientôt vinrent s'y ajouter celles de l'évolution et de l'écologie, plus récemment le fonctionnement de la matière vivante au niveau de la cellule, puis de la molécule. Sans oublier tout ce qui fait les sciences de la Terre et de l'Homme. Et l'établissement est aussi resté, tout au long de son histoire, au-delà de la recherche scientifique, le carrefour où se croisent les voies de savants, d'artistes, d'hommes de lettres et de philosophes, en un mot d'humanistes au vrai sens du terme.

Ce livre évoque en sa large palette la pensée des hommes face à la nature, des sentiments venus du cœur comme de la raison. Aux propos de Patrick Blandin, maître de l'ouvrage, répondent les écrits d'un cortège d'érudits, savants et hommes de lettres de toutes les époques, de tous les horizons. L'illustration exalte la portée des textes ; elle révèle en même temps la diversité insoupçonnée des richesses du Muséum. Un grand livre que nous donnent les Éditions Jean-Pierre de Monza.

Plusieurs enseignements sont à tirer de la lecture de l'ouvrage, j'en retiendrai trois. D'abord, une fois de plus, la conviction qu'à côté des disciplines expérimentales, les sciences de la nature sont plus que jamais d'actualité. Elle ne sont nullement à ranger au rayon des vieilles lunes, comme le proclament encore quelques zéloteurs d'un modernisme à leur insu déjà dépassé. La patiente observation de la vie sauvage et l'étude attentive des collections des musées resteront d'irremplaçables voies de la connaissance. Ensuite que, sans aucun doute, l'histoire naturelle fait partie de la culture de « l'honnête homme » du troisième millénaire, comme elle le fut aux siècles précédents. Et enfin, on ne le répétera jamais assez, que la nature, cette mince enveloppe de matière vivante qui revêt la Terre, en termes plus savants la biosphère, est fragile en dépit d'apparences trompeuses. La préserver et la gérer de raisonnable manière sont d'impérieuses et urgentes nécessités. On rappellera à cet égard que les premiers à s'engager en faveur de cette grande cause, naguère trop négligée en France, se trouvèrent parmi les naturalistes du Muséum : hommes de terrain, ils avaient les premiers, parmi les scientifiques, perçu l'étendue des dommages et prévu les désastres à venir.

D'irréfutables raisons objectives nous commandent de veiller au monde sauvage. Mais en dernier ressort, la nature ne sera préservée que si notre élan vient du cœur. Elle est belle et riche de ses promesses. Cela est aussi ce que nous dit ce livre.

Jean Dorst  
Membre de l'Institut

# *Futurs*

## *Angoisse*

Il y a dans les réserves souterraines du Muséum, là où n'accèdent que les scientifiques, une vieille vitrine, banale. Elle enferme une sorte de petite autruche, plus précisément un émeu. Le plumage est noirâtre, uniforme ; ce n'est pas un bien bel oiseau. Le spécimen est dans un état plutôt médiocre, et il n'est en principe pas permis de le manipuler, tant il est devenu fragile. Emeu noir... espèce à jamais disparue. Elle était inféodée à une île proche de l'Australie, où les chasseurs de phoques avaient coutume de faire escale... et de s'approvisionner en viande fraîche. Cet individu, avec d'autres, fut rapporté vivant en France, par l'expédition conduite entre 1800 et 1804 par Nicolas Baudin. Il finit sa vie à la Ménagerie du Muséum, au Jardin des Plantes, et fut naturalisé. D'un autre émeu, sans doute de même espèce – mais un doute subsiste –, il reste le squelette. Un poussin, déjà âgé, mort pendant le retour de l'expédition, fut également naturalisé. L'on ne sait pas avec certitude à quelle espèce il appartient. Dans la nature, ces oiseaux furent exterminés avant 1840... Dérisoire mais émouvant poussin, soustrait à la pourriture par la décision d'un naturaliste, l'art d'un taxidermiste ; nouveau-né d'une espèce condamnée.

Tant d'espèces ont disparu, parce que massacrées, parce que leurs milieux de vie ont été modifiés, détruits ! En peu de siècles, l'homme a assassiné, consciemment ou non, des centaines

d'espèces de mammifères, d'oiseaux, de reptiles, répertoriées parce que suffisamment remarquables pour avoir retenu l'attention. Mais combien plus sont sans doute éteintes de notre fait, sans même que l'on ait pu en tenir le registre, faute de connaissance préalable.

Cet appauvrissement irrémédiable que les hommes imposent à la vie est angoissant. Que sera le monde de demain, si le rythme se poursuit ? Roger Heim, l'un des naturalistes du Muséum qui fit tant pour la conservation de la Nature, parcourant le monde, constatait l'ampleur des destructions d'écosystèmes de toutes sortes. Il publia en 1973 un ouvrage intitulé « L'angoisse de l'an 2000 », marqué par un profond pessimisme. L'échéance est là. Hélas, les craintes n'étaient pas injustifiées : la régression de la nature s'est poursuivie inexorablement, l'empoisonnement de la planète a pris une dimension globale.

La désespérance pourrait s'accroître encore, même si des signes d'espoir apparaissent, tant est crispante la lenteur des progrès, tant est grande leur disproportion au regard des pertes. Les luttes pour la vie ont-elles encore un sens ?

## *L'aventure commune*

Chacun d'entre nous est agrégat d'atomes en transit, ordonnés selon un plan issu de la longue et brève histoire de la Vie, variante du plan de tous les animaux possédant des vertèbres. Plan qui a des parties communes avec ceux des autres

grands groupes d'animaux. L'on sait aujourd'hui que certains gènes, qui commandent l'organisation générale du corps, se retrouvent, à peine différents, dans des lignées animales fort éloignées, comme les mammifères et les insectes : ils sont le legs d'une même lignée d'ancêtres.

Le flux des atomes, en chacun de nous comme en tout être vivant, est entretenu, au cœur des cellules, par les mêmes processus fondamentaux, qui témoignent de l'unique origine de la Vie. Ce flux participe de la circulation générale de la matière : les atomes parcourent la trame de la Nature, dont chaque être vivant forme comme un nœud transitoire. La lignée des hommes s'inscrit dans l'évolution de cette trame, et chaque humain y interagit avec de multiples microbes, plantes et animaux, à la manière de tout animal.

Mais une divergence s'installe, quand les hommes engagent une dynamique de maîtrise des espaces et des espèces. L'anthropisation de la planète est bientôt le fait évolutif majeur : une nouvelle organisation écologique se met en place peu à peu, puis de plus en plus vite. Une partie de la Nature est incorporée dans l'espace des hommes et profondément transformée. Le reste est comme rejeté à l'extérieur, et les hommes y déversent leurs déchets. Des barrières physiques et chimiques sont érigées. La séparation nous tente, en effet, car la nature « sauvage » apparaît dangereuse, fantasque, imprévisible. En même temps, cette nature mise à l'extérieur régresse en étendue, réduite parfois à quelques espaces plus ou moins « protégés », tandis que l'homme étend partout sa maison.

L'homme séparé de la Nature, bien à l'abri dans sa maison d'artifices ? N'est-ce pas une utopie ? L'homme peut-il être hors de la nature, alors même qu'il en est issu, qu'il n'est pas moins « naturel » que n'importe quelle espèce animale ? Pour sa propre existence, il est toujours étroitement dépendant des processus écologiques spontanés : peut-il espérer ne plus dépendre que de flux d'atomes entièrement organisés, pilotés pour son propre compte ? La leçon de l'écologie est claire : rien n'est à l'écart de rien. Jamais la nature sauvage ne pourra être totalement isolée de la maison humaine : des liens subsisteront, qu'impose le fonctionnement global de la planète. La vraie question n'est pas

de savoir si les hommes peuvent garder des lambeaux de nature sauvage « hors les murs », mais s'ils souhaitent et peuvent garder ces lambeaux à l'intérieur de leur maison. Ainsi, l'avenir de la moindre espèce dépend déjà ou dépendra un jour de décisions humaines. Mais avec qui voulons-nous cohabiter ? Qui peut en décider ?

### *Evoluer ensemble ?*

La nature est évolutive, mais à des rythmes que nous ne percevons pas. Aucune espèce n'est éternelle : toutes sont vouées à disparaître. L'évolution est autant faite d'extinctions que de formations d'espèces nouvelles, mais son tempo est autre que celui que nous imposons maintenant à la nature. Les extinctions massives détectées à certaines périodes de l'histoire de la Terre se sont en vérité réparties sur de très longues durées, et la vitesse des disparitions d'espèces dues aux hommes est sans commune mesure avec celle de l'extinction des dinosaures.

L'histoire de la Vie est souvent lue dans une perspective anthropocentrée : l'évolution serait un cheminement, un enchaînement d'évènements conduisant nécessairement à l'émergence de l'homme, selon un processus globalement progressif. Mais, nous disent les paléontologues, l'évolution aurait pu être autre, et la lignée humaine ne pas exister. Certes, on peut rétrospectivement expliquer la succession des évènements, mais chacun d'entre eux était hautement improbable. Comprendre ce qui a pu se passer pendant cent millions d'années ne permet pas de prédire ce qui se passera pendant le million d'années suivant. Le paléontologue Stephen Jay Gould va jusqu'à affirmer que si l'histoire de la Vie recommençait, à partir d'une situation initiale identique à celle que connut la Terre, il est improbable qu'une espèce possédant quelque chose de semblable à l'intelligence humaine apparaisse au cours de cette nouvelle histoire. Contingence du processus évolutif. Soit. Mais il se trouve que l'histoire qui a eu lieu est marquée par la formation tardive d'une espèce dont les individus, incongrus, se posent des questions sur ce qu'ils sont, se demandent vers quoi ils vont. Une espèce qui s'est débarrassée, et se débarrasserait volontiers encore, de bien d'autres congénères, mais qui commence à s'inquiéter :

est-il raisonnable de continuer ainsi ? Une espèce qui ne peut se contenter qu'on lui dise que tout cela est sans importance, au prétexte qu'elle aurait pu tout aussi bien ne pas exister. Le passé fut ce qu'il fut, mais faut-il laisser le futur aux mains de l'imprévisible ?

L'espèce humaine a la spécialité de se poser la question de sa propre responsabilité, vis-à-vis d'elle-même, vis-à-vis de la nature. N'a-t-elle pas le moyen d'orienter l'avenir, ou tout au moins la capacité d'agir dans l'espoir de conditionner le futur ? Mettre en œuvre cette possibilité, c'est choisir. Mais le choix est nécessairement celui d'un moment de l'histoire, d'un contexte culturel particulier. Or qui peut prétendre que les hommes, dans quelques décennies, porteront sur la nature le même regard que nous, au terme d'un siècle si grave pour la maison terrestre et ses habitants ? Pouvons-nous leur transmettre une nature façonnée selon nos propres choix, au risque de réduire les leurs ? Faut-il au contraire tout conserver, désormais, pour transmettre à nos descendants l'héritage complet de la vie, tel qu'il nous est parvenu ?

Que signifie exactement conserver une espèce ? S'agit-il d'en préserver une population de référence, ou chacune des populations qui la composent ? Si l'espèce comporte plusieurs races géographiques, convient-il d'en protéger une seule, en perdant alors une part de sa variabilité, ou faut-il les conserver toutes ? N'y a-t-il pas là le projet, inconscient peut-être, utopique sûrement, d'arrêter le cours de l'évolution ? Là réside une contradiction qui ne peut rester indéfiniment enfouie dans le non-dit : le naturaliste ne peut pas en même temps reconnaître le fait de l'évolution et vouloir la figer à un moment particulier de son déroulement. À moins qu'il n'ait l'idée d'un moratoire : la paix pour la Nature, le temps, enfin, de réfléchir à son avenir. Utopie ?

En fait, l'attitude conservacionniste est une prise de position inscrite dans la culture d'une époque et qui découle d'une analyse conjoncturelle de la Nature, nourrie par le constat alarmant des atteintes toujours plus vastes que les hommes portent à celle-ci. Mais cette attitude se préoccupe davantage de la sauvegarde de ce qui nous reste du legs de l'évolution, qu'elle ne propose une vision prospective, un projet.

La seule loi assurée de l'évolution est peut-être celle-ci : la capacité de la vie à changer est le plus sûr garant de son maintien dans la durée. Entretenir, voire augmenter les possibilités d'innovation, pour que continue la vie, telle serait donc la meilleure précaution à prendre ? Faire en sorte que la trame évolutive de la vie soit spatialement la plus diverse possible en est sans doute le moyen, si l'on en juge par ce que l'on a compris des processus évolutifs. Conserver la diversité des milieux, des espèces, c'est aussi offrir aux hommes l'une des conditions de leur diversité culturelle, tout aussi menacée que la diversité de la nature. Un monde voulu divers sera peut-être un monde moins divisé. La paix pour la baleine, la paix pour l'eau, la paix pour la Nature, moyens d'œuvrer à la paix entre les hommes ? De plus en plus d'acteurs de la conservation de la Nature en acquièrent la conviction.

Transmettre un monde diversifié aux générations qui viennent, c'est leur garantir davantage de choix, permettre qu'il y ait toujours plusieurs futurs, plusieurs évolutions possibles. Mais la science sait encore bien peu de choses sur les relations effectives entre diversité et évolution : les preuves ne sont pas acquises qu'une plus grande diversité garantisse toujours davantage de possibilités d'évolution. La question est posée de l'utilité de chacune des espèces, et elle le sera longtemps, car il faudrait plus de naturalistes qu'il n'existe d'espèces pour y répondre. Et si des espèces étaient vraiment inutiles ? Ce petit insecte est-il indispensable au bon fonctionnement de la planète ? Peut-on se passer de la baleine franche ? L'émeu noir aurait-il encore un quelconque intérêt ?

Mais ne faut-il pas admettre enfin l'importance de l'inutile ! Alors le foisonnement de la Nature devient désirable, et chacun doit veiller à son maintien... Pour qu'il soit toujours possible d'être surpris au détour d'un brin d'herbe. Pour que la Nature puisse toujours apparaître autre. Autre, mais conviviale partenaire, source d'émerveillement, de découvertes, inépuisable sujet de méditation, miroir pour des hommes heureusement capables de s'interroger sur eux-mêmes, capables de se projeter dans l'avenir, sans cesser de rechercher, ardemment, la beauté.